

# L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

Texte **Frank Wedekind**

Traduction **François Regnault**

Adaptation et mise en scène **Sébastien Bournac**



 **TABULA RASA**

## REVUE DE PRESSE

## BOUSCULER NOS CERTITUDES

Par Manuel Piolat Soleymat

**Faisant suite à un chantier de création réalisé en 2017, Sébastien Bournac et un groupe de sept jeunes interprètes poursuivent leur travail sur *L'Éveil du Printemps*. Entre enjouement et sensibilité, ils signent un spectacle-palimpseste présenté en ouverture de l'édition 2018 du Festival toulousain Supernova.**

Sonia Belskaya, Romain Busson, Raphaël Caire, Anne Duverneuil, Nicolas Lainé, Nick Newth et Malou Rivoallan. Ils sont sept, âgés de 24 à 30 ans, toutes et tous issus de la promotion 2016/2017 de l'AtelierCité du Centre dramatique national de Toulouse-Occitanie (dispositif d'insertion professionnelle à destination de jeunes comédiennes et comédiens). Il y a un an, nous les avons découverts dans un spectacle\* de Laurent Pelly réunissant des textes de Jacques Prévert. Aujourd'hui, sous la direction du metteur en scène Sébastien Bournac, ces jeunes et talentueux interprètes s'emparent de *L'Éveil du Printemps*. Ils le font en toute liberté, réinventant pour notre époque, à travers le prisme de ce qu'ils sont et ressentent aujourd'hui, la « tragédie enfantine » écrite par Frank Wedekind en 1891. Du chantier de création dont elle est le fruit, cette proposition a conservé une forme de dépouillement, d'acuité fragmentée. Car il n'est pas question, ici, d'investir tous les aspects de cette oeuvre qui fait éclater à la face d'une société compassée et puritaine l'éveil à la sexualité d'un groupe d'adolescents. Se concentrant sur les trajectoires de ces jeunes personnages, le spectacle-matériau signé par le directeur du Théâtre Sorano de Toulouse offre une vision en pointillés de la pièce de Wedekind.

### Une appropriation contemporaine de l'œuvre de Wedekind

Véritable palimpseste théâtral, cette vision plonge les protagonistes de *L'Éveil du Printemps* au sein d'un univers abstrait amalgamant au texte original des scènes de mise en abyme, des procédés d'actualisation, des motifs de farce, un préambule à l'occasion duquel les interprètes se dévoilent par le biais de confidences sur leur propre adolescence... Tout cela, en faisant preuve de beaucoup de sensibilité, d'une grande générosité de jeu. Loin des accents de la sècheresse formaliste, cette réappropriation contemporaine de l'œuvre de Wedekind s'attache à faire revivre la « peinture ensoleillée de la vie » que l'auteur allemand déclare avoir souhaité écrire. Aucun excès de tragique, donc, dans la belle mise en scène en clair-obscur de Sébastien Bournac (les lumières sont de Benoît Biou). Au contraire, de la légèreté, de la chair, de l'enjouement... Tenue à distance du coeur de la représentation, la dimension tragique que révèle le destin des différents personnages se dessine comme en ombre portée. Elle n'en apparaît que plus forte, que plus touchante.

\* Sur la tête, critique dans La Terrasse n° 259, novembre 2017.

## DIRECT COMME UNE BRUSQUE MONTÉE DE SÈVE

Par Nicole Clodi / Théâtre - Vu au Sorano

«Mettre en scène *L'éveil du printemps* c'est avant tout pour moi l'occasion d'aller au bout d'une aventure théâtrale, débutée l'an passée, avec un groupe de jeunes acteurs issus de l'atelier du TNT (NDLR : actuel AtelierCité) » explique lui-même Sébastien Bournac dans ses notes d'intention. Et c'est un fait cette pièce, telle qu'elle nous est présentée au Sorano, est du sur-mesure, du cousu main pour nous servir sur un plateau le talent certain des sept jeunes comédiens présents (avec, d'ailleurs, un accessit particulier à deux d'entre – eux, Nicholas Newth et Anne Duverneuil). Publié en 1891, «L'éveil du printemps» de Frank Wedeking fit scandale. Et l'on comprend pourquoi : en plein puritanisme, alors que parler de sexualité était inconcevable et que l'on racontait encore aux enfants que ce sont les cigognes qui amènent les bébés, la pièce raconte sur un mode direct l'éveil brutal de la sexualité chez un groupe d'adolescents. Et ce en n'hésitant pas à s'engager sur les chemins les plus tabous et les plus sombres : onanisme, sado-masochisme, homosexualité, débauche...

Alors, confrontés à la métamorphose de leurs corps, en proie au désir, aux doutes, aux angoisses, aux questions existentielles, ils s'appellent Melchior, Wendla, Moritz, et fougueux et avides de vivre, ils se racontent, se confient, échangent, dialoguent. Entre rêve et cauchemar, ils essaient de comprendre, de savoir, de vivre, de survivre... Avec pour seul décor un gracieux rideau de scène qui se fait voilage transparent et se soulève comme un pétale, les jeunes comédiens de l'Atelier Cité sont ainsi mis en valeur, l'absence de décor faisant également ressentir comme ils sont loin du monde, de sa réalité, vivant dans leur monde à part. Jeunes pousses, jeunes fleurs brisées ou brûlées avant même de s'être complètement ouvertes. Direct comme une brusque montée de sève.

# PAS DE BOOGIE-WOOGIE AVANT DE FAIRE VOS PRIÈRES DU SOIR

Par Manon Ona

**Francs enthousiasmes ici, déceptions là : n'y aurait-il pas, derrière le mélange de réactions qu'a pu susciter cet *Éveil du printemps*, une affaire d'horizon d'attente ? Quelque chose, peut-être, qui se jouerait dans le titre, puis dans la réputation de cette pièce. D'un côté, l'idée d'un théâtre transgressif, subversif, au parfum de scandale ; de l'autre, l'envie d'un théâtre solaire, continûment traversé par un élan vital, tel qu'on peut se figurer un éveil printanier. Deux aspects séduisants, certes, et pas totalement absents de cette création, du reste.**

## ET POURTANT

L'adolescence, puisqu'il en est question, n'a rien d'une évidence théâtrale. Apporte-t-elle vraiment, pour qui espère l'approcher avec un minimum de réalisme, ce continuum d'énergie, de vitalité et de ferveur qui arrangerait n'importe quelle mise en scène ? L'adolescence n'a-t-elle pas aussi une part lunaire, rentrée, élaboration d'un monde intérieur, d'une galaxie intime ? Ce mouvement de repli, cet être-là confidentiel, sont ici marqués par un déplacement de la régie, que les comédiens prennent partiellement en charge. Oui, l'actualisation de la pièce de Wedekind par Sébastien Bournac perturbe les énergies, les redéfinit, prive sa mise en scène de certaines facilités. A la place de ces commodités jaillissements musicaux qui pourraient emporter, bousculer les personnages, le public doit se passer de la magie transcendante de la régie son et patienter tandis qu'un Moritz ou une Wendla allume son iPod pour partager un morceau. Même chose pour la régie plateau : orchestrée à vue, elle prive la mise en scène de tout effet spectaculaire. Un véritable choix, qui n'est pas sans danger pour l'énergie d'ensemble, mais qui a le mérite d'être assumé et sensé.

C'est là une saison en camaïeux, traversée d'ombres et de lumières : tout printemps a ses jours de pluies et ses oisillons tombés du nid. Ce en quoi cet *Éveil du printemps* est un juste spectacle adolescent – à quelques avant-scènes près (au début) la vitalité, présente par saillies, par éclairs, n'y devient jamais exubérance artificielle, ni tourbillon de principe.

Au regard du texte original, le travail d'appropriation de Sébastien Bournac est conséquent, avec adaptation sinon réécriture de certains passages, étude des ellipses de la pièce, effort de liaison ici, préférence pour le téléscopage là. Ça tisse, ça entrechoque, ça ne craint pas le décalage. L'image de l'adolescent contemporain, travaillée par les postures, quelques arrière-plans et le lien avec la musique, se superpose à la parole d'adolescents prussiens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – évidemment, il y a hiatus. Mais depuis quand est-ce un problème ? Des générations n'ont-elles pas relooké tout Molière en nous faisant croire que notre monde actuel était plein d'Harpagon et que Tartuffe n'avait pas pris une ride ?

## ET POURTANT, ENCORE

Personne n'en doute, si on la replace dans son contexte de parution *L'Éveil du printemps* frappe par sa modernité – au-delà d'une vision scandaleusement progressiste, cette pièce fut une vraie friandise pour les grandes figures de la psychanalyse, dont elle devança les recherches. Personne n' imagine non plus qu'une pièce si fermement inscrite dans les mentalités d'une époque ait pu conserver intacte sa force subversive, celle qui motive la censure et fait sortir des spectateurs d'une salle avant la fin. Non pas que ses thèmes appartiennent à notre passé. Les dialogues de sourds n'existeraient-ils plus ? Notre société aurait-elle su éradiquer les pulsions suicidaires ? Cette même

société qui ne serait, croyons-y donc, composée que de rationnels héritiers des Lumières expliquant en détail à leurs enfants comment ils ont été conçus ? L'équilibre à trouver entre le feu du désir et le respect de l'autre ? La liberté d'aimer hors du modèle majoritaire et de l'iconographie dominante ? Au contact des adolescents, on mesure chaque année la permanence, sinon la résurgence, du tabou sur les matières sexuelles.

La morale et son poids ne diminuent pas, seuls les points de crispation évoluent d'une génération ou d'une culture à l'autre, mais finalement le problème est autre, ce n'est pas tant une affaire d'hier et d'aujourd'hui que de définition du public de théâtre. Il est loin, le temps où la noblesse contemplait son reflet dans les pièces de Molière : le théâtre tend souvent, hélas, un miroir à des absents – ceux que les accents libertaires d'un Wedekind pourraient choquer ne s'y bousculent pas et ceux qui remplissent les salles, complices et souriants, partagent ses vues et sont finalement très peu dérangés. Demandez-vous combien de pièces ont réussi à contrarier, en vous, quelque chose qui toucherait à la morale – le compte sera rapide. Alors passons. Ne nous y rendons pas dans l'esprit de rencontrer un théâtre subversif, mais un théâtre remuant quelques nappes phrétiques qui n'en ont pas fini d'être purgées.

## THANK YOU SATAN

Ce qu'il y a urgence à dire : cette pièce est drôle. L'originale, comme la version pensée par Sébastien Bournac pour les comédiens de l'atelierCité. On y rit, oui, et un merci particulier à Nicolas Lainé, multiple, convaincant à chaque fois. C'est si bien dire la maladresse du désir. La mise en scène assaisonne l'étroitesse d'un monde parental momifié, les jeunes comédiens y deviennent de redoutables parents. Saugrenue, délicieuse, la représentation des dialogues entre mère et fille illustre l'impuissance et la vacuité du discours adulte. De même, on sourit avec gourmandise face au clin d'œil blasphématoire imaginé lors du duo entre Hans et Ernst – une scène troublante de justesse, travaillée de façon à effacer le hiatus, choix intéressant aux abords de la fin.

Plus ça avance, plus ça fonctionne. Au début, on tiquait sur l'entre-deux risqué par la mise en scène, il met les jeunes acteurs quelque peu en difficulté – on ne parle plus ici de l'actualisation du propos mais du quatrième mur, du fait d'être hors/dans la fable. Une esthétique difficile, que des compagnies bien connues ont mis des années entières à roder. Mais le procédé s'estompe, ça s'installe moins en face-public, on les sent de plus en plus à l'aise, remplissant seuls un plateau qu'ils peinaient à occuper collectivement. Raphaël Caire y est très ancré, dès le début, du reste. Le discret Romain Buisson nous rattrape à la fin, ange pasolinien à fleur de croix. Nick Newth se jette avec une candeur désarmante dans un rôle franchement difficile, car assez verbeux, et qu'il préserve de la prétention qui pouvait guetter. Tous montent en puissance, chacun à sa façon ; on voit Sonia Belskaya se déployer d'une scène à l'autre, un vrai plaisir. Malou Rivoallan, à qui l'adolescence réussissait peu, fixe l'image du hiératisme parental sur le plateau. Anne Duverneuil, que l'on voyait s'agiter en bord de scène au début, crève le plateau en Ilse diabolotine, et revient logiquement en « homme masqué ». Les lumières, très (trop ?) retenues sur la première moitié, finissent par emporter le tout dans l'onirisme, le fantastique, assumant l'écriture polymorphe de Wedekind, qu'aucun mélange des genres ne semble vouloir effrayer. Un Méphistophélès rejoint Melchior, lui qui lisait Faust : réponse au désir de déborder le cadre étrié, d'apporter une lueur luciférienne au cœur de l'obscurantisme.

Non vraiment on l'aime bien, ce téléscopage des générations.

NOVEMBRE 2018

FLASH !

## LE BEL ÂGE

Par Cécile Brochard

**Événement d'un été indien troué par les flèches enthousiastes de la jeunesse et de la création, le festival Supernova #3 fait péter les coutures du Théâtre Sorano. En ouverture, L'Eveil du printemps mis en scène par Sébastien Bournac avec des comédiens sortis de l'AtelierCité donne le ton : exalté.**

### Décidément, vous ne faites pas votre âge Sébastien Bournac...

**Sébastien Bournac :** Effectivement je crois que je suis toujours au début, que je suis toujours un jeune créateur, un éternel adolescent. Un peu insupportable parfois (rires). Comme Pasolini, comme d'autres. Et qu'en tout cas Supernova ne doit pas s'enfermer dans l'équation un peu ghetto « jeune création = jeunes créateurs + jeunes interprètes ». C'est plus ouvert que ça. C'est l'occasion aussi, via des metteurs en scène plus âgés comme Stuart Seide, Gildas Millin, moi... de mettre en valeur de jeunes interprètes. Et de poser les questions de la création également sous l'angle de la transmission.

### Dans votre parcours de metteur en scène vous avez toujours beaucoup travaillé avec des jeunes. Et cette année vous ne faites que ça...

**S. B. :** Mon intérêt pour la jeunesse ne date pas d'hier en effet. En 1999 j'étais enseignant et formateur quand Jacques Nichet m'a confié un chantier sur un texte de Lagarce. J'ai créé dans une grande liberté avec cette promotion là : un moment fondateur qui a d'ailleurs donné son nom à ma compagnie, Tabula rasa. Puis ça a été tous les projets *Jeunesse en création* à Rodez, *Urgence de la jeune parole* au Théâtre de la Digue et le travail mené avec presque toutes les promotions de l'Atelier du Théâtredelacité jusqu'à aujourd'hui : c'est donc un positionnement que j'ai choisi dès le début et une façon d'aller au bout de ma démarche.

### Le choix de ce texte a une histoire...

**S. B. :** Oui il date de ma rencontre avec ces mêmes jeunes il y a deux ans. J'avais apporté plusieurs textes qu'on a lus ensemble, beaucoup discutés et ils ont choisi ce formidable texte de Wedekind. On a mené dessus un premier chantier, très libre, dans la contrainte imposée par l'exercice (faire jouer toute la promotion de l'Atelier) qui a abouti à une maquette présentée l'an dernier. Mais là, on est dans une autre étape, où mon rôle et le leur sont définis différemment : c'est le même texte, on en a une expérience commune, mais on est maintenant réunis autour de la création d'un spectacle. Je trouvais intéressant de leur faire vivre cette différence.

### En quoi est-ce si différent quand le texte support est le même ?

**S. B. :** Lors du chantier initial ce qui est à l'œuvre ce n'est pas de bâtir un spectacle : on est là pour faire travailler tous ces jeunes comédiens, pour les faire jouer, progresser, leur faire découvrir un univers. Au fond on ne se positionne pas vraiment dans un acte de mise en scène, on est plutôt un animateur qui assure de la direction d'acteurs, de la dramaturgie, mais sans le même engagement ni la même rigueur que pour un spectacle. L'atelier c'est très libre, c'est un laboratoire. Mais dans la création, je reprends les décisions et j'ai revu tous les choix, à commencer par la distribution.

### Vous retrouvez du coup la posture du metteur en scène qui « tire les ficelles » ?

**S. B. :** C'est à nuancer, j'écoute beaucoup bien sûr. Mais après je tranche. Et je donne ma règle du jeu. Ça va sûrement de pair avec une idée du théâtre que j'ai et dont je réalise qu'elle n'existe peut-être plus beaucoup. L'idée qu'il y a de grandes œuvres, plus grandes que nous, et que de s'y confronter nous fait grandir. Je ne suis pas fan du théâtre « à hauteur d'homme » comme disait Jouvet, qui ramène systématiquement les choses à soi. J'aime la spiritualité et le sacré. Je crois que la littérature et les œuvres dramatiques sont des énigmes qui nous dépassent : notre travail en répétition, c'est d'aller les chercher, y compris dans leur opacité.

### Est-ce que ça signifie que vous montez *L'Eveil du printemps* en respectant à la lettre la façon dont Wedekind l'a écrit ?

**S. B. :** Non justement, le travail avec ces jeunes m'amène à arrêter de penser comme le dit Vitez que les œuvres du passé sont comme des galions engloutis qu'on pourrait ressortir tels quels. Au contraire. Faire LA belle mise en scène de *L'Eveil du printemps* ne m'intéresse pas. En revanche essayer de mettre en scène le dialogue entre la jeunesse de l'œuvre et celle du plateau, de les confronter, oui. Prendre des bouts du texte, retailer, faire des coupes, pour en faire un objet contemporain. On a improvisé, réécrit, enrichi de témoignages personnels dans un va-et-vient permanent entre ces jeunes actuels et l'œuvre. L'idée c'est d'observer ce qui se passe quand on convoque une œuvre de fiction et qu'on la met en miroir de nous-mêmes.

### C'est une pièce chorale qui gravite autour de quelques figures ?

**S. B. :** Une pièce collective, tchekhovienne, mais traversée de parcours, l'histoire d'un groupe de jeunes comme on peut en voir dans les séries sur Netflix par exemple ou dans les lycées. En travaillant avec une promotion aussi soudée que celle-ci j'avais déjà l'énergie du groupe. M'incombait plutôt de faire surgir des individualités pour porter ce texte qui est une enquête sur l'adolescence, sur l'expérimentation de soi dans le monde. Elle date de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle mais elle est construite de façon syncopée, très vivante, en tableaux successifs. Sous-tendus tout de même par une mécanique tragique.

### Ces jeunes sont à l'âge de la découverte de soi...

**S. B. :** Oui au premier acte il n'y a pas un adulte sur scène, on voit tous ces jeunes se poser des questions, découvrir leurs corps, vivre leurs premiers émois. Puis au deuxième acte c'est l'expérience. Et au dernier ce sont les conséquences de tout cela. Comment leurs désirs se heurtent à une société encore très conservatrice, répressive, à une éducation verrouillée, etc. C'est fou une pièce qui traverse autant de questionnements. Wedekind a une théâtralité très extravertie, il aime le mélange des genres, a écrit des chansons, des récits, des nouvelles et il pratique une écriture poétique, pleine de trous, d'ellipses, il n'est pas du genre à nous prendre par la main. Mais on le suit, car la grande question de son théâtre au fond c'est trouver l'autre. Et ça, c'est existentiel, ça nous parle. À tous.

## BOUSCULER NOS CERTITUDES

Par Jérôme Gac

**Dans le cadre du festival "Supernova", Sébastien Bournac dirige au Théâtre Sorano sept jeunes comédiens dans "L'Éveil du printemps", de Wedekind. Entretien.**

**Après "L'Ennemi du peuple", vous mettez en scène une adaptation de "L'Éveil du printemps", de Frank Wedekind, en ouverture du festival "Supernova"...**

**Sébastien Bournac :** « Ce sont des textes qui résonnent particulièrement avec l'époque, ils font d'ailleurs actuellement l'objet de plusieurs mises en scène en France. Comme *L'Ennemi du peuple*, *L'Éveil du printemps* est un texte de répertoire, texte magnifique sur l'éveil au désir d'un groupe d'adolescents dans une société ultra répressive. Il s'agit d'une adaptation écrite au plateau avec sept acteurs qui joueront plusieurs rôles. »

**La distribution est constituée des jeunes comédiens sortis de la dernière promotion l'Atelier du TNT... Comment dirige-t-on une telle distribution ?**

« Cette saison, j'ai décidé de ne travailler qu'avec de jeunes acteurs. Après *L'Éveil du printemps*, je créerai à la Cave Poésie un solo avec Johann Villepastour, un jeune acteur toulousain. C'est vivifiant de travailler avec eux parce qu'ils sont à un moment de leur vie où ils découvrent le métier. Pour la plupart des acteurs de *L'Éveil du printemps*, c'est leur premier projet après l'Atelier, donc il y a un appétit, un désir de théâtre intempestif, une liberté de faire et d'imagination. Il y a peut-être moins de savoir-faire, mais de toute façon, on ne peut pas imaginer cette pièce représentée par des acteurs aguerris et ultra confirmés - il faut tout de même retrouver l'adolescence qu'on a en soi et être capable de la convoquer sur le plateau pour incarner ces figures de jeunes gens. C'est aussi pour moi la confrontation avec une autre génération : ils ont une manière de penser le théâtre qui n'est pas la mienne et j'aime bien travailler aussi dans ce rapport-là. Je bouscule aussi moi-même mes protocoles de travail à leur contact, je ne suis pas un vieux metteur en scène qui les invite à travailler avec moi comme je le fais habituellement. J'ai envie que la singularité de ce projet m'amène à me poser des questions sur le théâtre et à changer ma manière de le pratiquer. Dans le cadre de mon travail avec ces comédiens au sein de l'Atelier, nous avons choisi ensemble de travailler sur ce texte parmi ceux que nous avons lus. Je ne suis donc pas dans la position du metteur en scène qui décide de monter *L'Éveil du printemps* et qui distribue les rôles. Je travaille avec sept acteurs d'une même promotion sortie de l'Atelier. »

**C'est donc un travail collectif ?**

« C'est une mise en scène nourrie par un collectif. »

**Dans les textes que vous choisissez de monter on retrouve très souvent une vision de la société et de la communauté envisagée comme un obstacle à la liberté d'un personnage...**

« Effectivement. Comment un parcours individuel peut être entravé par un fonctionnement ou une organisation de société ; qu'est-ce que ça veut dire être soi-même ? Cette recherche de soi, hors de toutes les contraintes, de tous les schémas idéologiques qui nous assignent une place ou une manière d'être, m'intéresse énormément. Mais je ne suis pas le seul metteur en scène à travailler sur cette thématique assez générale. »

**La liberté de l'artiste que vous êtes n'est-elle pas entravée par les contraintes qu'impliquent le fonctionnement de ce théâtre que vous dirigez ?**

« Non ! Dans le cadre du projet fixé dès le départ, la Ville me laisse une entière liberté de programmation, avec un budget qui n'a pas varié jusqu'à présent. La saison entière reflète un théâtre envisagé comme une poche de résistance, un engagement pour questionner nos habitudes, nos comportements, nos façons d'être, de penser. On est tous en quête d'une autre direction, d'une autre manière de faire les choses. Qu'est-ce que le théâtre si ce n'est pas cet art qui vient bousculer un peu nos certitudes, nous réveiller, nous saisir dans nos torpeurs quotidiennes ? À défaut de proposer toujours des solutions, je pense que l'énergie que le théâtre peut agiter pour bousculer un peu tout ça est déjà quelque chose de positif. Je pense aux spectacles, présentés dans le cadre de "Supernova", du Group NABLA ou de Maxime Taffanel, ancien nageur professionnel devenu acteur pour sortir de ce rapport à la compétition. On peut aussi citer *Un homme qui dort* présenté au Théâtre de la Cité, l'histoire d'un jeune homme qui se réveille un matin en disant "J'arrête, je ne veux plus reproduire chaque jour le même schéma quotidien", et qui se réinvente. On est tous en train d'essayer de réinventer nos vies ! Ces spectacles répondent à une préoccupation majeure qui est la mienne et qui semble être partagée par un certain nombre de spectateurs. On est tous en train de chercher quelque chose qui nous bouscule ou nous sorte de nous-mêmes. C'est essentiel, sinon on en crève... cette société est invivable, insupportable ! »